

Cependant le sacerdoce trahit quelquefois un désir contraire. S'il veut que les formes de ses dieux soient stationnaires, ce qui les maintient monstrueux; s'il veut qu'ils soient terribles, ce qui les rend des objets d'effroi; il regrette, quand il les compare avec les mortels, de ne les avoir pas revêtus d'une beauté supérieure, et il s'efforce de cacher la difformité sous la richesse. Les divinités grecques sont simples et élégantes, les simulacres des barbares surchargés d'ornements et de dorures, et dans leurs descriptions, c'est par un éclat miraculeux, par l'immobilité du regard et de tous les membres, par la faculté de planer dans les airs, sans que les vents agitent ni les vêtements, ni la chevelure, c'est-à-dire par des attributs qui ne tiennent point au perfectionnement de l'art, que les prêtres distinguent la race céleste. Le Mahabarad nous montre les dieux compétiteurs de Nala pour la main de Damayanti, entourés d'une splendeur toujours uniforme, couronnés de fleurs toujours fraîches, parce qu'aucun souffle ne les fait mouvoir, l'œil fixe, et s'élevant au-dessus du sol, sans que leurs pieds le touchent, tandis que Nala, couvert de sueur et de poudre, ne porte qu'une couronne fanée : ses pieds trem-

blants reposent sur la terre, et son corps projette au loin l'ombre qui constate l'infériorité de sa nature (1).

L'habitude d'offrir à l'adoration publique des formes bizarres, entraîne les artistes, qui travaillent sous les ordres des prêtres, à en introduire de pareilles dans les échelons inférieurs de la hiérarchie mythologique. De là cette foule d'animaux imaginaires (2), qu'on rencontre dans toutes les mythologies sacerdotales, tandis qu'il n'y en a point qui

(1) Mahabarad, épisode de Damayanti.

(2) V. t. II, 262; III, 124-125, 244. Le roi des oiseaux, au regard perçant, au plumage doré, l'oiseau garouda ou garouva, assemblage fantastique de l'homme et de l'aigle, ou de l'épervier (As. Res. I, 200, XIV, 467-468), la grande abeille bleue (*ib.* I, 200), le cheval Ourschirava à deux ou quatre têtes. Il est à remarquer que les animaux de l'Apocalypse sont parfaitement semblables à ceux des religions sacerdotales. Dans les ruines de Persépolis, ville dont les débris attestent un luxe porté au plus haut point de raffinement, on ne trouve aucune forme pure et régulière : l'œil est fatigué partout de combinaisons étranges, d'animaux qui ont le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, des ailes, la tête d'un homme à longue barbe, coiffé d'un diadème et d'une tiare. (Voy. de CHARDIN.) Il nous importe peu de savoir si ces figures étaient indigènes en Médie et en Perse, ou si, pour y arriver, elles traversèrent la chaîne de montagnes qui sépare la Bac-

soient indigènes dans le polythéisme grec (1). Quelquefois le sentiment religieux, par un essor tout-à-fait disproportionné avec l'époque, a le désir et le besoin de rejeter tout simulacre (2). Les prêtres alors s'emparent de ce mouvement pour le diriger à leur gré. Il peut leur être utile en ce qu'ils sont plus sûrement les

---

triane de l'Inde. L'esprit sacerdotal dominait également dans ces différents pays. (HEEREN, *Ideen*, etc. I, 295.)

(1) Le Sphinx, la Gorgone, la Chimère, sont manifestement des inventions étrangères à la Grèce.

(2) Les habitants du Holstein avaient une telle aversion pour les simulacres et les églises fermées de murailles, que Charlemagne voulant en faire construire une et y élever les symboles de la foi, fut obligé de faire bâtir un village, où il plaça des chrétiens, avec ordre de défendre leur église. Mais cette haine des simulacres n'était point, comme on l'a cru, particulière aux peuples du Nord. Le sentiment religieux étant le même partout, a fait partout les mêmes tentatives, et les prêtres se sont prêtés à ces tentatives en en profitant et en les interprétant. A Hiéropolis, où tous les autres dieux avaient des statues, on voyait deux trônes vacants réservés au soleil et à la lune. Lorsque l'auteur du traité sur la déesse de Syrie attribué à Lucien, s'informa du motif de cette différence, on lui répondit que ces divinités, toujours visibles au haut du ciel, n'avaient pas besoin d'être présentées aux regards des hommes, tandis qu'il fallait des simulacres pour les dieux que l'œil humain n'apercevait nulle part.

seuls intermédiaires entre les hommes et les divinités invisibles. Mais comme cette notion est hors de toute proportion avec l'état des lumières, elle ne saurait se soutenir; l'usage des simulacres a toujours triomphé (1). On ne citerait pas un exemple d'un peuple qui n'ait jamais eu de simulacres, bien qu'on en puisse citer plusieurs chez lesquels la haine des simulacres était un principe religieux.

Ce n'est donc point une erreur complète que celle des écrivains qui ont célébré, comme une preuve d'un élan vers des idées épurées, cette répugnance à donner aux dieux une forme matérielle: mais l'erreur a commencé lorsqu'ils ont voulu transformer en notion de l'esprit un sentiment vague: en examinant la question de plus près, ils auraient vu que l'intelligence

---

(1) Pour satisfaire à la fois le sentiment qui repousse les simulacres, et l'imagination qui en a besoin, les dieux, disent les Cingalèses, n'ont ni chair, ni os, ni corps solides, bien qu'on croie voir des cheveux sur leurs têtes, des dents dans leurs bouches, et sur leurs corps une peau brillante et lumineuse comme le soleil. Ce que les hommes voient ainsi n'est qu'une illusion: les dieux n'en sont pas moins invisibles et incorporels. (As. Res., VII, 35.)

n'étant pas assez forte pour se maintenir à cette hauteur, il n'y avait aucun avantage à ce que le sacerdoce réduisît en maxime la haine des simulacres, puisque, d'une part, cette maxime était constamment démentie par la pratique, et que, de l'autre, les dieux invisibles et immatériels valaient moralement beaucoup moins entre les mains des prêtres, comme nous le prouverons dans le chapitre suivant, que les dieux visibles et matériels des religions libres.

---

### CHAPITRE III.

*Du caractère des dieux dans les religions sacerdotales.*

SI, avant d'exposer à nos lecteurs le caractère des dieux dans les religions soumises aux prêtres, nous leur proposons le problème suivant : il y a deux sortes de religion ; l'une est le résultat des conjectures, des craintes, des espérances d'une multitude ignorante, livrée à toutes les erreurs où peut la précipiter son ignorance ; l'autre est l'œuvre long-temps méditée de l'élite de l'espèce humaine formée en corporations, qui ont recueilli toutes les connaissances qu'elles ont pu conquérir par des travaux opiniâtres, des réflexions profondes, les découvertes de la science, les subtilités de la métaphysique, les raffinements de la contemplation. Dans laquelle de ces religions le caractère des dieux doit-il être le plus pur, le plus